

J e a n D E V È Z E

Le Gentleman chercheur

Par Jean-Luc Michel

Pourquoi ce texte d'hommage à Jean Devèze ?

La commémoration organisée par Béatrice Galinon-Mélénez et l'université du Havre me permet de rédiger et d'exprimer en public ce que seuls quelques personnes proches connaissent. Puisque cette cérémonie est placée sous le signe de l'humanisme d'un enseignant-chercheur, je vais essayer de montrer le rôle essentiel de Jean Devèze dans l'histoire des SIC en France, ses multiples talents de créateur de cursus, d'animateur de réseaux, de président de la SFSIC, de Vice président et de membre important du CNU ou de bon nombre d'autres associations scientifiques. Je dévoilerai aussi des facettes moins connues de sa personnalité qui illustreront sa culture encyclopédique, son charisme, sa générosité, sa rigueur et son humanité. C'est l'image que projetait Jean Devèze en tant qu'universitaire qui m'a convaincu d'entrer enfin dans l'enseignement supérieur, monde que je n'appréciais guère en raison de ce qui me semblait n'être que superficialité, mesquineries et absence de créativité. Puisse ce témoignage montrer que les universitaires ne sont pas tous tristes, sans esprit, sans enthousiasme, polarisés par leur sujet, ternes, sans curiosité ni générosité. J'ai envie de dire, paraphrasant le plus grand écrivain français, que de Jean Devèze, né le 20 juin 1934 à Paris, on eût pu dire qu'il était une « force qui va ».

La connaissance de Jean Devèze

J'ai fait la connaissance de Jean quand, quittant le DUES de Math, Physique, Chimie à Orsay, je vins à Jussieu (Paris 7, Denis Diderot) pour terminer ce

diplôme, ancêtre des Deug et de la L2 actuelle. Le jeu des équivalences entre Orsay et Paris 7 était tel que pour boucler ce DUES et faire une licence, il ne me manquait que quelques cours non scientifiques. Jussieu offrait un régime pluridisciplinaire révolutionnaire à l'époque, inspiré du modèle américain (et tellement révolutionnaire qu'il n'a été repris nulle part...) permettant d'acquérir un diplôme en le complétant d'enseignements libres sur des contenus n'ayant rien à voir avec la dominante. C'est ainsi que je pus prendre des cours d'anglais, mais aussi de dynamique de groupe (ah, les joies de la non directivité !) et... d'audiovisuel, ce qui me changeait des maths et de la physique à haute dose.

Cette unité de valeur dite d'audiovisuel consistait en fait à réaliser des diaporamas, à l'époque, moyen de réalisation en pointe, économiquement plus accessible que le cinéma et techniquement meilleur que la vidéo. Le pratiquant en tant que passionné de photo depuis de nombreuses années, rien d'étonnant à ce que je l'eusse choisi comme UV libre. C'est à cette occasion, en octobre 1972, que je fis la connaissance de Jean Devèze venu ouvrir les cours et nous annoncer qu'ils seraient dispensés dans les locaux de l'OFRATEME à Montrouge avec Robert Moise¹. Au cours du semestre, ma future épouse et moi réalisâmes trois diaporamas alors qu'il était rare qu'un groupe en finisse seulement un. C'est ainsi que l'année suivante, après un bref passage dans le bureau de Jean à Paris 7, je fus recruté comme Chargé de cours pour enseigner le diaporama et l'audiovisuel. Je connus tout jeune l'enivrant plaisir de siéger aux côtés de ceux qui m'avaient noté un an auparavant. Et c'est aussi le moment où je me dis que je n'entrerais probablement jamais dans ce monde de fous. Les réunions de département auxquelles j'avais la chance d'être convié m'apparaisaient surréalistes : conflits permanents, langue de bois, théorisations fumeuses, manque de rigueur, évaluations à l'arrache, genre « *fais voir la photo de cette fille ; elle est mignonne... : ça vaut 12/20* ». Je continuai néanmoins à donner des cours à un ou deux groupes d'étudiants de toutes origines en y prenant un plaisir croissant. C'est ainsi qu'au fil des années, je fis la connaissance de plus en plus détaillée de Jean Devèze. En 1975, voulant m'aider pour mon service militaire, nous nous rapprochâmes encore un peu plus, même si ce ne furent pas ses réseaux qui me permirent de l'accomplir tranquillement à l'ECPA, au Fort d'Ivry. Dès lors, les repas au Buisson Ardent, en face de l'entrée principale de Jussieu devinrent une habitude. La soutenance de thèse de Marie Claude Vettraino-Soulard le 25 juin 1976 fut pour moi un moment fondateur grâce à l'intelligence des propos et le charisme du jury dont Michel Tardy. La participation au Congrès de Compiègne en 1978 où je me retrouvai au restaurant à la gauche de Robert Escarpit pour lui parler d'architecture rurale (!) scella définitivement ce compagnonnage, d'autant plus fort qu'il était désintéressé : même si Jean réussit à me faire inscrire plus tard en DEA/AESA sur travaux car que je n'avais pas de maîtrise, je n'ambitionnais aucune carrière universitaire. Le « prestige » de la fonction ne fonctionnait pas avec moi. Sans Jean Devèze, son humour, sa culture, son sens critique, mais aussi son

1 OFRATEME : Office français des techniques modernes d'Education. C'était l'antenne du ministère de l'Education nationale vers la modernité de l'audiovisuel... Robert Moise y était chargé de formation.. Bel esprit, élève d'Alain, il m'apporta beaucoup et nous montâmes ensemble quelques projets d'utilisation des NTIC dans l'enseignement sous la houlette de Jacques Perriault, alors directeur d'unité.

originalité, sa créativité et sa rigueur, jamais l'université n'eût exercé le moindre attrait sur ma personne ; je pensai à l'époque que les choses importantes se passaient en dehors de ce monde qui me semblait figé, autocentré ou nombriliste pour dire les choses un peu crûment. Aujourd'hui, après des années de vie universitaire intense, et à quelques exceptions près dont les représentants les plus éminents se trouvent pour partie réunis pour cette commémoration, je n'ai pu que confirmer cette intuition : les choses excitantes, l'innovation, le dynamisme, la créativité, les nouvelles idées apparaissent le plus souvent ailleurs que chez nous. Encore heureux que nous puissions encore recruter qui nous voulons comme chargés de cours pour insuffler un peu de dynamisme.

Dans ce paysage tel que je le ressentais plutôt négativement, comment expliquer mon attraction pour la recherche, mon désir de faire bouger les choses ? Elle tenait, je crois, à la personnalité tellement riche et complexe de Jean Devèze, au fait qu'il était capable de tout rendre intéressant. Comme ceci sera repris de nombreuses fois, il venait de la physique. Avant d'être communicologue, il fut assistant de physique à la faculté des sciences de Paris à 25 ans seulement, d'où peut-être son compagnonnage avec le plus grand théoricien français des SIC qui me fascinait et me fascine encore : Abraham Moles.

Jean Devèze l'a longtemps côtoyé et, au fond, toutes ses créations universitaires convergeaient vers ce que Moles revendiquait « ... *Toute recherche en sciences humaines, et plus spécialement dans le domaine théorique, une fois terminée à l'étape perpétuellement provisoire d'un doctorat doit pouvoir donner lieu à une quelconque application concrète par un service, une institution, une entreprise, un mécène ou un manager* »².

Caractéristique n°1 de Jean Devèze : la connaissance et la pratique de la technique

A l'époque, j'avais l'impression que la plupart des universitaires que j'avais connus comme profs manquaient sérieusement de créativité. Avec Jean Devèze, tout changeait, un autre modèle d'universitaire existait donc. Il connaissait et pratiquait la photo (avec un superbe Canon F1, le même boîtier professionnel que j'avais à l'époque), la vidéo, la prise de son ; en 1975, il réalisa lui même un film sur le compositeur et plasticien Nicolas Schöffer³ et fit construire le grand studio de Paris 7 aux normes *brodscast*.

Jean Devèze était tellement différent que je me demandai d'abord s'il représentait une fragile mutation de la gent universitaire. En devenant plus tard moi même membre de la confrérie, je découvris assez vite que les individus de

2 In *Autobiographie d'Abraham Moles*, Texte inédit écrit par A. Moles et E. Rohmer. Publié dans le Bulletin de Micropsychologie, n° 28 et 29, mars et juillet 1996.

3 En 1975, présentation du *Grand Prisme* dans le cadre du Festival d'Automne à la Chapelle de la Sorbonne (Paris) avec le compositeur et plasticien Nicolas Schöffer. Ce film a été réalisé par Jean Devèze, sur une musique de Pierre Barbaud.

Cf. <http://www.olats.org/schoffer/musique.htm> En 1997, il a été projeté lors du Colloque organisé pour célébrer les dix ans du séminaire national de recherche de Marie-Claude Vettraino-Soulard sur : *Écrit, image, oral et nouvelles technologies*, à l'École d'Architecture de Paris-Val-de-Marne, en présence d'Éléonore Schöffer.

cette trempe étaient rares, très rares, plus rares encore que les ingénieurs esthètes ou les financiers poètes. Et surtout, non seulement il ne méprisait pas la technique comme beaucoup trop de chercheurs en sciences sociales, mais en plus il l'aimait et la connaissait fort bien, souvent jusqu'à l'excellence⁴. Moi, qui n'étais à l'époque qu'un « bidouilleur » et qui revendique de l'être un peu resté (certains le savent très bien), je ne pouvais que l'aimer puisque nous mettions tous les deux en musique l'aphorisme du grand Pierre Fougeyrollas, le directeur de l'UFR de sciences sociales de Paris 7 : « *Allier théorie et pratique sur la base de la pratique* ». Cette alliance fonda une amitié qui dura plus de trente ans.

Dans ce rapport à la technique, j'ai observé avec quelle rapidité il se mit à l'informatique tandis que beaucoup d'autres chercheurs de sa génération présentèrent toutes les réticences possibles. Je me souviens encore de sa joie lorsque je rapportai des pleins coffres de Macintosh d'Orsay (le siège d'Apple France) où mes contacts d'alors me les faisaient avoir pour des prix dérisoires (aujourd'hui, c'est le « *refurb* », mais en beaucoup plus cher). Et des heures au téléphone pour décoincer l'usage de tel ou tel logiciel tout en discutant de tellement d'autres choses. La leçon que j'en ai tirée et que je synthétise ici est la suivante : Pour parler de communication pour l'analyser valablement, il faut connaître les principes des appareils et leur logique d'usage pour reprendre la belle expression de Jacques Perriault. Et c'est là où la formation initiale de Jean Devèze joua un rôle fondamental : la physique exige la compréhension de tous les rouages de la réalité naturelle ou artificielle, elle pousse à chercher les variables, à construire des modèles et à les dépasser, elle conduit à la réfutabilité. Je me souviens d'une discussion passionnante, parmi tellement d'autres (!), sur Popper et son crible de scientificité : comment convaincre les chercheurs en SHS et en SIC qu'ils ne pouvaient l'ignorer ? Comment leur montrer que sitôt qu'un de leurs concepts devient dogme, il n'est plus scientifique mais idéologique. Nos combats ultérieurs à la SFSIC ou au CNU tenaient essentiellement à ce positionnement, là encore très molesien.

Caractéristique n°2 de Jean Devèze : l'ouverture intellectuelle et culturelle

Décrire la personnalité d'un ami est nécessairement une manière de trahison car la progression de la narration exige le respect de quelques règles rhétoriques de base. A commencer par la classification de ses qualités. Comment faire appréhender qu'en l'espace d'un repas avec Jean Devèze, toutes ses facettes, ou presque toutes, alternaient, virevoltaient, se mélangeaient, se répondaient les unes aux autres dans une mise en abyme cognitive certains jours étourdissante. Pour tous ceux qui l'ont connu, c'est sûrement cette extraordinaire culture, associée à une non moins grande ouverture intellectuelle qui frappaient. Les références de Jean étaient avant tout basées sur sa mémoire impressionnante quand il citait des pages entières d'auteurs peu lus, des concepts difficiles dont il

⁴ On peut citer Moles encore une fois avec cette phrase qui m'a toujours servi de référence : « *Il paraît toujours curieux que l'on puisse se livrer à de savantes réflexions sur la photographie sans savoir se servir d'une caméra photographique. Cette démarche nous laisse sceptique, même si nous reconnaissons la valeur de toute réflexion.* », idem, p. 48.

retraçait la genèse, des thèses oubliées dont il citait les comptes rendus des jurys, tout aussi bien que des personnes seulement croisées dans toutes sortes de circonstances, sans oublier des histoires innombrables, des anecdotes toujours savoureuses. Peut-être qu'au fond son seul défaut en la matière était de ne pas toujours se rendre compte à quel point il pouvait submerger certains de ses interlocuteurs. Mais en la matière, quand on se trouve en présence de quelqu'un de plus cultivé que soi, quelle est la meilleure attitude ? En absorber le maximum, se transformer en éponge, se motiver pour se cultiver soi-même, progresser dans sa voie, bref tenter de devenir meilleur que ce que l'on est *hic et nunc*, ou bien ruminer son infériorité, ronger son frein dans une sourde colère et laisser éclore le spectre de la jalousie ? Ayant la chance de me situer irrémédiablement du côté du premier type, je ne connus jamais le moindre problème de dialogue avec Jean Devèze, d'autant qu'au fil des années, j'avais appris, comme d'autres ici sans doute, comment stopper la locomotive en pleine vitesse pour réorienter la conversation sur autre chose qui me semblait plus important ou utile, quitte à devoir recommencer si ce nouveau sujet l'emballait et qu'il repartait de plus belle ! Je pense que le vrai dialogue avec Jean se méritait quand on lui apparaissait *intéressant*. J'ai connu ce sentiment immortalisé par Saint Exupéry dans *Le Petit Prince* avec d'autres très grands personnages qui vous poussent à être au meilleur de vous-même pour les intéresser, je les citerai plus loin.

C'est ici que le titre de cette contribution prend tout son sens. Jean Devèze fut un gentleman en ce sens qu'il considérait que toucher un peu à tout (que l'on regarde l'éclectisme de ses publications) faisait partie de son activité scientifique. Et au fond de cette question on retrouve le débat sur la pluridisciplinarité : Une fois de plus, tout comme Moles, Jean Devèze critiquait la notion d'interdiscipline. Venant de la physique et des sciences dures qu'il connaissait bien, il cherchait à effectuer des transferts notionnels, des portages cognitifs d'un univers à l'autre, mais sans prendre le risque de commettre les erreurs dénoncées en 1997 par Sokal et Bricmont⁵. Comme j'y revins moi-même tout au long de ma présence dans les instances de la SFSIC et plus récemment au Colloque Inforcom de 2008, cette notion d'interdisciplinarité nous a fait perdre de la visibilité et de la crédibilité sans pour autant révéler la moindre fécondité heuristique. En plus, cette posture reprenait sans le savoir l'approche *nexialiste* d'Alfred Eton Van Vogt défendue à la tribune du congrès fondateur des SIC en 1978 par Robert Escarpit en personne⁶, mais sans explorer son potentiel réformateur de l'épistémologie des SIC et des SHS. Les *Sciences de l'imprécis* s'y trouvaient en germe, mais celui-ci n'a pas éclos. Peut-être parce qu'il eût fallu

5 Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures Intellectuelles*, Éditions Odile Jacob, 1997. Ce livre déclencha une énorme controverse qui déboucha sur la quasi obligation de généraliser les revues à « Comité de lecture » tels que nous les connaissons aujourd'hui avec leurs défauts symétriques de pensée formatée et sans originalité. Pour se faire une meilleure idée de la question on pourra lire l'excellent article d'Edgar Morin de décembre 1998 dans *Quadrature* n°30, <http://www.mcxapc.org/docs/conseilscient/morin5.htm>

6 Alfred Eton Van Vogt, un auteur de science fiction des années 70 l'avait présenté dans un premier roman, *La Faune de l'Espace*, écrit en 1939. Il y revint dans sa très célèbre série, *Le Monde du (non)-A*, écrit en 1945, traduite en 1953 par Boris Vian. Les liens avec la Sémantique générale sont traités dans la postface de l'auteur. On y découvre que pour lui, celle-ci est une reprise du nexialisme, en tant que science des sciences qui ne confondrait pas son savoir et la réalité.

davantage de Jean Devèze, dotés d'une double culture, scientifique et humaniste pour éviter que l'interdisciplinarité ne sombrât sur les écueils classiques du verbiage et de la stérilité conceptuelle : « *Il n'y a d'interdisciplinarité réelle qu'à l'intérieur du champ de conscience propre de l'individu qui observe et saisit l'interférence entre des « disciplines » diverses ou des outils mentaux qu'il connaît à fond pour les avoir étudiés d'une façon professionnelle... Autrement, il en ressort un bavardage et des querelles de mots* »⁷.

On pourrait citer les participations multiples de Jean Devèze dans de nombreux lieux de production de connaissance, en particulier sa longue présence très active à la société de *Bibliologie et de Schématisation* (SBS), fondée par Robert Estivals⁸. L'histoire de ce groupe serait à faire. Pour y avoir beaucoup contribué, je peux dire que la richesse scientifique était exceptionnelle, les débats, parfois vifs y restaient courtois, c'était une sorte d'anti SFSIC : on pouvait y débattre sans être parasité par les luttes de pouvoir. Malheureusement, reposant sur son fondateur et mécène, elle n'eut aucune postérité institutionnelle. Il en fut de même de *Carrefours télématiques* qui proposa très tôt des outils conceptuels puissants comme *Evaluatel* pour évaluer les services télématiques. Je l'ai d'ailleurs transformée en *Evalweb* et m'en sers très souvent. Il faudrait ajouter les multiples associations professionnelles dans lesquelles Jean Devèze excellait à croiser le savoir universitaire et les attentes des entreprises, par exemple *PIREST* avec son ami Jacques Dondoux, un des deux grands directeurs de la puissante DGT de l'époque. On pourrait citer de nombreuses autres associations auxquelles il donnait de son temps, toujours bénévolement, et récoltait en retour les attentes et les demandes de la société civile. Dans tous ses réseaux, Jean Devèze fonctionnait en *push/pull*. Il sortait de son strict domaine pour aller chercher des informations de première main qu'il intégrait ensuite dans ses travaux ou ses actions d'orientation de cursus.

Mais la culture de Jean allait bien au delà de ses connaissances purement scientifiques. Elle s'étendait à de fort nombreux domaines qui lui fournirent l'occasion de mener des recherches très originales. Comment comprendre autrement que le même chercheur découvre l'itinéraire surprenant du concept de « communication sociale »⁹ tout en s'intéressant aux représentations européennes du martyr de Saint Sébastien ou à la peau considérée comme une interface... Moi qui viens aussi, mais beaucoup plus modestement, de l'univers de la physique, je me souviens de la lecture émue des ouvrages écrits par le Prix Nobel Richard Feynman et destinés aux étudiants de premier cycle. Au fil des pages, on s'y émerveillait sur des questions simples, pratiques, de bon sens, et dans une belle démarche cartésienne, on montait les difficultés comme par

7 Abraham Moles, *Entretien avec François Richaudeau et Jacques Mousseau*, in *Psychologie* n°120, 1980.

8 Le rôle de Robert Estivals a été central pendant trois décennies autour des questions de bibliologie et de schématisation via la SBS (Société de bibliologie et de schématisation) et l'AIB (Association internationale de bibliologie). Je profite de l'occasion pour rendre hommage à une œuvre scientifique considérable et trop méconnue.

9 Repris tout récemment par David Douyère, *La communication sociale : une perspective de l'Église catholique? Jean Devèze et la critique de la communication sociale*, in *Communication sociale et publique, prisme ou foyer ?*, Revue internationale de communication sociale et publique, 78e Congrès de l'Acfas, Montréal, 2010.

degrés jusques à la connaissance des plus composées. Ainsi Feynman commençait par demander pourquoi la soupe refroidissait-elle quand on soufflait dessus. Et de proche en proche, on arrivait aux mouvements hypercomplexes des molécules et des atomes. De même, Jean Devèze posait, se posait sans cesse des questions sur toutes sortes de sujets, et à chaque fois y exerçait sa puissance de raisonnement et de travail. En Gentleman, il ne s'intéressait que fort peu aux sujets mille fois traités, à ce qui demeurait l'écume des choses ou qui ne correspondait qu'à du discours convenu ou des statistiques socio-économiques. Il cherchait, cherchait sans cesse la structure absente, traquait le modèle derrière le disparate des apparences. Bien que philosophiquement situé quelque part entre l'athéisme et l'agnosticisme, il cherchait un ordre, un sens, une logique. Sa culture semblait sans fin, passant de la musique à la peinture, aux arts plastiques, avec l'analyse de l'œuvre de Fred Forest, d'où ses travaux et les nombreux séminaires qu'il consacra aux relations entre *Art et communication*, ou, avec Robert Estivals, Marie-Claude Vettraino-Soulard, François Richaudeau et beaucoup d'autres, entre *Art, communication, cognition et schématisation*. Sur un terrain comme sur un autre, il constituait une énorme documentation, se rendant, le plus souvent à ses frais sur le terrain pour photographier, enregistrer, noter ou tenter de comprendre une réalité qu'il voulait maîtriser au mieux avant de publier quoi que ce soit. D'où le fait aussi qu'il fonctionnait en temps partagé, en multitâche, sur beaucoup de projets à la fois, passant avec une facilité déconcertante de l'un à l'autre sans jamais rater une occasion de raconter une bonne histoire, toujours recontextualisée pour la circonstance. Cette ouverture exceptionnelle embrassait la diversité des rattachements de la communication dans les années 80 et 90 : Les SIC se trouvaient alors aussi bien ancrées en Lettres et Langues, qu'en Arts plastiques, en économie ou en sociologie. Cette diversité a laissé place aujourd'hui à une appartenance quasi uniforme aux sciences sociales. C'est le moment de rappeler que dans les années 80, l'Unité de formation et de recherche de sociologie de Paris 7 (la plus grande en France à cette époque), dirigée par Pierre Fougeyrollas, s'est transformée en UFR des sciences sociales pour symboliser son *élargissement* aux SIC.

Expliciter toute la culture de Jean Devèze est une tâche impossible, tant les exemples sont divers et nombreux. Puissent les autres intervenants montrer des pistes non évoquées ici par manque de temps ou de connaissance.

Caractéristique n°3 de Jean Devèze : L'humour et le charme de l'épicurien

Même au cours d'une réunion « sérieuse », Jean Devèze n'hésitait pas à lancer un bon calembour, souvent souligné par son rire si caractéristique et entraînant. Mais là où il excellait, c'était en petit groupe : les plaisanteries fusaient, les histoires – jamais les mêmes – arrivaient toutes à propos, sans oublier les charades et autres contrepèteries. Tous ceux qui ont connu Jean auraient mille anecdotes à raconter sur ses bons mots, ses pirouettes verbales. Tous ceux qui s'y sont mesurés – et j'ai été compétiteur à chaque fois que possible – savent à quel point il était difficile à battre sur les traits d'esprits improvisés, les meilleurs, ceux où le cerveau doit fonctionner à toute vitesse dans un ping pong qui

embrasse les réseaux sémantiques. Mais là où un autre eût laissé retomber le rire, il n'hésitait pas à analyser les schèmes conceptuels des transgressions sémiotiques de ses saillies. Comme Roland Barthes nous fascine avec son explication de l'art des baguettes dans *L'Empire des signes*, Jean Devèze était capable de changer de référentiel discursif à propos d'un verre de vin (par exemple à propos du Château Filhot dans la propriété d'Anne-Marie Laulan), passant sans transition d'une explication chimique sur les esters, les alcools, les phéromones, à une visualisation atomique des échanges énergétiques entre le vin et nos narines pour revenir à des considérations sémiotiques sur les bouquets, surtout le tertiaire, le plus raffiné, celui qu'il préférait bien sûr, et une conclusion sous forme d'une anecdote hilarante sur tel ou tel viticulteur qui s'était fait avoir en essayant de chaptaliser son vin en douce. Un puits de science et un vertige de sens. Il fallait suivre, mais quelle fascination ! Et quel exemple pour les jeunes : C'était donc ça un chercheur : quelqu'un de perpétuellement curieux, d'une culture encyclopédique, d'une expression incroyablement riche et variée, qui plus est bon vivant, charmeur, rieur et convivial ? Nous savons tous que ce profil n'est pas très répandu à l'université. Il est vrai que la plupart de ces qualités ne font pas partie des variables de recrutement, à moins que celles qui sont privilégiées n'agissent justement à rebours...

Caractéristique n°4 de Jean Devèze : Un maître de la gestion des façades

Il n'y a pas que dans le rapport à la technique que Jean Devèze réunissait la théorie et la pratique. Disons le de suite : ce qui m'avait très tôt insupporté chez les intellectuels et les universitaires tenait à cette absence totale de distance entre personnage privé et public. Pontifier sur scène ou en chaire, peut-être, si on y trouve son équilibre et si cela met à distance le contenu du cours en le clarifiant. Mais continuer de pontifier en petit groupe ou pis encore en privé, c'est insupportable... Combien d'entre nous s'expriment-ils de la même triste façon en famille ou entre amis qu'en cours ou en colloque ? Avec Jean Devèze, je découvrais, bien avant d'avoir lu Goffman (!) ou d'avoir vu *Reporter* (!!)) une magistrale leçon de distance vis-à-vis de soi ou de l'institution ou du sujet traité. Aussitôt qu'il présidait une réunion ou intervenait es qualité, il changeait du tout au tout : posture, mimique, respiration, vocabulaire, prosodie, syntaxe, etc. Un caméléon sémiologique, proxémique et kinésique. En l'observant, les théories de la *Nouvelle communication* (pour reprendre le titre de Yves Winkin) fonctionnaient en temps réel. J'avais l'impression qu'on pouvait opérer des arrêts sur image pour mieux apprécier le travail, des retours en arrière pour mieux observer les phases transitoires, etc. Bref, un artiste du changement instantané de registre. Puis je avouer que pour moi, parfois, il en faisait (un peu) trop ? Surtout sur le registre pontifiant qu'il savait porter à merveille. Jouait-il un rôle alors quand son élocution si volubile d'ordinaire se ralentissait à l'excès, quand les phrases qui coulaient comme un fleuve majestueux se mettaient à serpenter, à méandrer sans fin, voulant faire plus universitaire que le pire des universitaires ? Était-il pris à son jeu ? Se rendait-il compte ? A force de mimétisme professionnel, voulait-il atteindre la perfection en passant par la

caricature ? On comprend que j'ai travaillé sur la distanciation : mon patron de thèse m'était aussi un excellent terrain d'observation ¹⁰...

Encore une anecdote sur une des qualités qui m'énervait le plus chez lui... Après un bon repas, bien arrosé, lorsque nous retournions en colloque, le même manège se reproduisait toujours. Au bout de quelques minutes, et quelque soit le talent de l'orateur, la tête de Jean Devèze s'inclinait lentement. Il s'endormait. Je suis sûr qu'il dormait vraiment. Mais lorsque le temps du débat arrivait enfin, qui levait le doigt en premier pour intervenir et poser « la » question intelligente, celle qui reprenait toute la problématique de l'auteur, la mettait en perspective et l'interrogeait en profondeur sur la pertinence, l'origine ou la transférabilité de ses concepts. Jean, bien sûr... Il dormait certes, mais il avait tout capté, bien sûr, sans prendre de notes...

Caractéristique n°5 de Jean Devèze : Le sens de l'organisation

Cet aspect de Jean Devèze va être développé par d'autres témoignages sur des tâches que je n'ai pas partagées, d'où le fait que je vais chercher à en exprimer les universaux. Je dirais qu'il était capable d'organiser aussi bien ses vacances – nous en partageâmes plusieurs avec des locations de rêve et des excursions extraordinaires – que la création de tout un service universitaire. Tout était prévu pour qu'aucune faille n'entrave le mouvement qu'il impulsait. Ce qui était fascinant avec Jean Devèze, c'était de voir réunies en une seule personne autant de qualités que l'on retrouve séparément sur beaucoup d'autres. Que ce soit pour les petits dossiers privés ou professionnels, les très grands projets (université de Paris 7 avec le président Michel Alliot ¹¹) ou les dernières œuvres importantes comme son DESS à Marne la Vallée, bien épaulé par Jean-Pierre Chamoux qu'il parvint à faire recruter dans des circonstances pourtant peu favorables, Jean Devèze était toujours là au bon moment avec les bons arguments et en sachant mobiliser les bons réseaux. Au plan pratique – je signale ceci pour tous ceux qui ont du mal à retrouver leurs documents - sa maîtrise des techniques de classement se trouvait largement magnifiée par sa mémoire logique et topologique, ce qui lui permettait de toujours tout retrouver, où que se situe le document dans ses multiples bureaux. Cette méticulosité se retrouvait en première ligne dans ses citations scientifiques : leurs références et les bibliographies étaient toujours scrupuleusement à jour (sans le net !!!). Les formulaires les plus retors étaient toujours produits en temps et en heure. Tout ceci sans compter le nombre de collègues qu'il a dépannés alors qu'ils se noyaient dans leurs formulaires administratifs ou leurs dossiers de qualification. On peut y ajouter un sens du réseau informatif hors pair. A Paris 7, il était au

10 Jean Devèze a dirigé ma thèse, soutenue en 1988 à Paris 7 et mon HDR en 1992 sous la merveilleuse présidence de Pierre Fougeyrollas qui m'a servi d'exemple pour mes présidences ultérieures.

11 Michel Alliot, professeur de droit, directeur de cabinet d'Edgar Faure, corédacteur de la *Loi d'orientation de l'enseignement supérieur*, introducteur de l'anthropologie juridique, a présidé la toute nouvelle université de Paris 7 de 1971 à 1976. Jean Devèze fut son bras droit dans cette œuvre gigantesque. C'est lui qui remit à Jean l'insigne d'Officier des Palmes académiques en 1997 dans la grande tour de Paris 7. Ce fut le dernier hommage public qui lui fut rendu. Malheureusement, il n'existe à ma connaissance aucun enregistrement de cette cérémonie à part quelques photos.

courant de beaucoup de choses, et dans les incessantes guerres intestines qu'il y mena, son avantage en matière de connaissance d'informations stratégiques lui permit de remporter de belles victoires. Là aussi, le rapprochement, pour ne pas dire la fusion entre la théorie (les réseaux, la maîtrise de l'information) et la pratique était totale. Dans ce chapitre organisationnel, les qualités de Jean Devèze étaient immenses : on pourrait y ajouter la compréhension fine des organigrammes, la prescience des décisions collectives et la connaissance de la « rationalité limitée » du jeu des acteurs, associées à la mémoire exceptionnelle déjà soulignée : quand il s'agissait de faire avancer un dossier dans les arcanes des circuits administratifs, il trouvait toujours le bon interlocuteur, par exemple des anciennes collaboratrices qu'il continuait de voir et qui le renseignaient sur les dernières évolutions des services. Même s'il eut de gros déboires au département audiovisuel de Paris 7 (d'autres en parleront sûrement en décrivant comment s'opéra le meurtre du père fondateur dans d'obscurs jeux et contrejeux d'alliances), il savait manager les équipes en connaissant parfaitement leurs membres, en se souvenant de leurs CV, de leurs propositions et de leurs attentes. Naturellement, c'était le temps des « mandarins » et Jean en fut un, pour le bonheur de tous ceux qu'il a aidés. Et pour être politiquement incorrect une fois de plus, j'aurais envie de faire remarquer que ce mandarinat si décrié (avec quelques raisons bien sûr) s'appuyait, par définition pourrait-on dire, sur le népotisme mais se trouvait néanmoins associé à de la compétence scientifique, certes dans des proportions variables... Avec la loi de 1984, la compétence des mandarins s'est noyée dans les commissions et les compromissions, sans pour autant régler la question du népotisme. Celui-ci est devenu plus subtil en entrant dans le champ des rapports de force, des jeux de pouvoir et des stratégies d'alliance. Il s'est raffiné, sans changer de nature. Une nomenklatura en a remplacé une autre. Les réformes successives n'ont guère accru la compétence ni l'indépendance des dirigeants universitaires. Comment en sortir ? C'est un autre débat qui n'a pas sa place ici, même si l'exemple de la carrière de Jean Devèze nous rend méditatifs sur cette difficile question.

Caractéristique n°6 de Jean Devèze : La rigueur morale

Jean Devèze réunissait toutes ces gammes de compétences organisationnelles en essayant toujours de répondre à son idéal de justice, en refusant tout passe droit, tout arrangement entre amis, parfois même au détriment de ses proches. Il ne faisait jamais entrer en ligne de compte ses affinités, ses préférences politiques ou philosophiques, allant jusqu'à recruter ou faire recruter des personnes qui votaient aux antipodes de lui. C'est tellement rare dans le monde universitaire d'aujourd'hui où les positionnements politiques explicites ou implicites font partie des critères de recrutement via les multiples commissions constituées sur une base le plus souvent idéologique et/ou syndicale qu'il faut le signaler avec force. L'Humanisme de Jean Devèze ne connaissait pas de frontière intérieure entre l'enseignant, le chercheur et le directeur de composante ni de frontière extérieure en ne recrutant des candidats pour un poste donné que sur la seule base de la compétence. Ce côté incorruptible, je l'ai vu en œuvre tout au long de nos années d'amitié et de combats communs.

Mais cette rigueur n'était pas que passive, elle était tout autant active. En universitaire humaniste, Jean Devèze a constamment pris des risques. Soit par instinct ou tempérament, soit par sa parfaite connaissance des statuts universitaires (qui est capable de décrire et commenter le statut de 1947 qui nous régente encore pour une large part ? Et le « décret Algérie » pour les professeurs d'université ?). Une anecdote personnelle montrera le personnage dans toute sa richesse et son courage : Juste après ma thèse avec lui, en 1988, Jussieu avait ouvert un poste de maître de conférence avec un profil proche du mien : Je candidatai avec un assez joli dossier (dixit ceux qui me connaissaient à l'époque) et me retrouvai classé second, ce qui pour une première audition était honorable et ouvrait l'avenir. Malheureusement, le président de la commission retira mon nom du PV dans le compte rendu. De second, j'étais devenu non classé, évidemment de crainte que si le premier se désistât je n'arrivasse à être nommé. Episode malheureusement classique de la vie universitaire. D'autres que Jean m'eussent déclaré que c'était bien triste mais qu'ils n'y pouvaient rien : Que fit-il ? Une lettre adressée aux autorités de l'université Paris 7 et au CNU pour dénoncer ce qui s'était passé. Naturellement il n'y eut aucun effet, aucune réponse. Mais il avait pris un risque que beaucoup (trop) de collègues carriéristes n'auraient jamais pris. On s'en doutera, cet exemple n'est pas le seul, mais comme il me concerne il m'est facile d'être précis. Avec le recul du temps, je peux affirmer qu'il est parfaitement révélateur du fonctionnement institutionnel (j'en ai moi-même à produire à plusieurs reprises ce genre de courriers dénonçant les turpitudes de notre milieu que le grand public croit encore intègre et désintéressé. Dois-je ajouter que mes résultats ne furent pas meilleurs...). Jean Devèze n'a, selon moi, jamais eu peur de prendre des risques personnels dès lors que la justice était bafouée, et quelles que soient les relations personnelles ou professionnelles qu'il entretenait avec les personnes concernées. Là encore, son humanisme éclate avec d'autant plus de force qu'il combat contre l'arbitraire. Humaniste oui, platonique non. Étaient-ce ses racines du sud ouest où « *même les mémés aiment la castagne* » comme le chantait Claude Nougaro ? A ceux qui pourraient craindre que cette rigueur, un peu janséniste ne devienne dogmatique ou trop intransigeante pour être chaleureuse, on rappellera seulement les capacités d'humour qui étaient les siennes¹². Rigoureux, oui, rigoriste non. Et ses fantastiques imitations de Pierre Dac ou de Francis Blanche dont il connaissait des pages entières suffisaient à mettre à distance toute dérive dogmatique en le rendant « *Contre tout ce qui était pour et pour tout ce qui était contre* » selon la célèbre devise de *L'Os à moelle*, d'où peut-être ses difficultés relationnelles avec les idéologues. Comme ceci peut être corroboré auprès de tous ceux qui l'ont connu, Jean Devèze n'a jamais fait passer l'idéologie en premier dans ses choix professionnels. Il fut capable, et à de

12 Dans un courrier à Daniel Laurent, le président fondateur de Marne la Vallée, grâce auquel il put enfin fonder son DESS, il n'hésita néanmoins pas à lui écrire le 25/01/1995 : « *Quel est cet individu mal embouché qui poursuit par téléphone, et jusque dans mon bureau, notre collaboratrice des Lettres modernes, Madame [j'ai supprimé le nom], pour se plaindre en termes grossiers qu'une parcelle de ruban adhésif nécessaire à l'affichage d'une salle d'examen, ait pu "détériorer" une porte au point de lui intimer l'ordre de venir la repeindre ? Quel est cet ignoble personnage qui s'est permis de lui parler de "pissotières sur les Champs-Élysées" ? Qui est ce fou infatué que sa secrétaire annonce comme le Directeur de l'IUT (j'avais cru lire que tu assumais cette responsabilité)...* ». Naturellement, il mit l'intéressé en copie de cette missive. En intervenant aussi fort contre la bêtise et l'arbitraire, Jean Devèze ne ratait jamais une occasion de se faire de bons amis partout.

nombreuses reprises, de recruter largement au delà de son obédience personnelle ou privée.

Caractéristique n°7 de Jean Devèze : La rigueur scientifique

Outre sa philosophie personnelle, sa rigueur scientifique tenait aussi à sa capacité de travail : pour un petit article de séminaire ou de colloque, publié ou non, il passait des heures de recherches préliminaires assorties de déplacements, d'interviews, de mises en formes diverses. Au contraire de la préparation, la rédaction était rapide. Les quelques fois – rares heureusement – où il me fit l'amitié de me demander mon avis sur un futur article, je n'eus pratiquement jamais d'objections ou de corrections à proposer : tout était bon dès le premier jet. Pour faire sourire les étudiants d'aujourd'hui, on pourrait dire que cette perfection de l'expression écrite était peut-être due à son emploi un peu maniaque de crayons de papier pour écrire ses textes. Son outil de traitement de texte idéal était... la gomme grâce à laquelle il rendait sa rédaction aussi parfaite que possible. Mais si la rigueur du chercheur en SHS passe par le refus de présenter la moindre citation non référencée, l'impossibilité de ne pas avoir tout lu autour d'un auteur ou d'un concept, ce qui n'est déjà pas une mince affaire, la rigueur de Jean Devèze allait beaucoup plus loin que ces simples prémices. Sa formation en sciences dures lui avait donné deux attitudes irremplaçables, base d'une épistémologie originale : *la recherche de toutes les variables* d'un problème et le souci de les *modéliser*. Rechercher toutes les variables est bien sûr au cœur de la démarche cartésienne, mais là où Jean Devèze excellait, c'était que plutôt que de se contenter des plus simples d'entre elles comme un physicien classique, il allait les traquer au plus profond du problème, surtout lorsqu'elles étaient interdépendantes. Dans cette tâche difficile, il était puissamment aidé par sa culture qui lui faisait embrasser des champs cognitifs disjoints et par son sens de l'humour, du bon mot systématique. Que signifie ceci ? L'humour, le sens aigu de la répartie seraient-ils un moyen d'avancer en sciences ? Ce n'est généralement pas ce qu'on enseigne en méthodologie... En y réfléchissant un peu, le phénomène se dévoile : une belle répartie provient du fait que celui qui l'invente dans l'instantanéité va établir un pont, un lien entre des zones cognitives disjointes. Telle phrase, neutre et banale dans son contexte de production, peut devenir drôle dans un autre. Et la faculté de passer d'un contexte à un autre constitue la racine de l'effet comique, par un effet de transfert cognitif en quelque sorte. Premier conseil aux chercheurs/découvreurs : entraînez-vous à l'art des mots d'esprit, vous cultiverez votre capacité à chercher des liens entre des variables, base de la découverte scientifique (c'est Einstein qui le dit). Quand on relit les multiples travaux de Jean Devèze, on retrouve dans beaucoup d'entre eux une piste nouvelle, une description inenvisagée, une mise au point incontournable pour de futures recherches. Il en alla ainsi durant des années, sur des thèmes aussi variés mais traités tout aussi rigoureusement que *Les Echelles d'Abraham* (merveilleux article d'hommage à Abraham Moles illustré de caricatures de Gerard Hoffnung), l'aventure d'un étiquetage de container au cours de ses tribulations autour du monde (texte écrit pour ses étudiants de la faculté des Affaires internationales du Havre à qui il s'attachait à démontrer l'utilité d'une recherche en SIC), en passant par *La rhétorique du catalogue* (dans lequel il analysait celui de Manufrance

en tant que matrice des formes les plus modernes) ou encore des réflexions sur le numérique avec *Les Vertus du virtuel* et quantités d'autres sujets que je laisse à d'autres le plaisir de révéler tout en remerciant Joumana Boustany pour le fantastique travail qu'elle effectue pour nous restituer tous ces travaux et nous donner le plaisir de les lire ou les relire.

Une mention particulière doit être faite au sujet de sa thèse d'Etat : *Le sens de la Flèche*, soutenue à Paris 7 le vendredi 5 décembre 1986, alors qu'il avait dépassé la cinquantaine.

Toutes les qualités décrites jusqu'ici ont convergé vers cette œuvre monumentale, hélas toujours non publiée à ce jour. Maîtrise technique avec des milliers de photos dans toute l'Europe, exhaustivité allant jusqu'à illustrer la cinétique des flèches de la maison Browning (exemples visibles pendant la soutenance), empan culturel exceptionnel, bien illustré par le jury qui rassemblait des spécialistes de l'histoire de l'Art, de la violence, de la psychologie, de la psychanalyse, sans oublier la sémiologie, la sémantique, l'analyse de la bande dessinée, etc. Jean Devèze eut le courage de traiter un sujet tellement original qu'il pouvait sembler sortir des limites des SIC en posant à sa façon l'éternelle question de l'interdiscipline. Au fil des plus de 2000 pages, il y déployait sa rigueur dans les constructions théoriques, en affichant la modestie d'un auteur pour un sujet « humble », sans grand enjeu social ou politique et sans en dégager de théorie universelle mais des conclusions modestes¹³. Enfin, il montrait son incroyable ténacité pour livrer une telle somme tout en assurant ses autres lourdes responsabilités, sauf six mois de congé sabbatique qu'il obtint pour la rédaction finale. Une anecdote montrera que lorsque Jean Devèze voulait tourner en dérision les vieux usages de la Sorbonne il se les appliquait à lui même quitte à redoubler de travail. Une ancienne tradition, plus ou moins respectée dans les années 80, conduisait le futur docteur à *offrir* à la Sorbonne une thèse complémentaire en remerciement de lui avoir permis d'accomplir sa thèse principale. Reprenant cet antique usage, Jean Devèze consacra un peu plus de 500 pages au martyr de Saint Sébastien. Cette thèse complémentaire qui rassemble des centaines de clichés de tous les Saint Sébastien d'Europe, y compris dans les plus petites chapelles reste une somme insurpassable qui n'a malheureusement jamais été publiée. Et c'est peut-être le moment d'aborder enfin, un trait qui peut être considéré comme négatif de l'œuvre de Jean Devèze : Son absolue baisse d'intérêt pour un sujet aussitôt qu'il l'a traité. Travailler d'arrache pied à sa thèse pendant des années, tout en exerçant toutes

13 On notera avec intérêt que Bernard Miège citait cette thèse dans *Questions de communication*, n°9, 2006, p. 407 en parlant « du regretté Jean Devèze » dont la recherche était, pour lui « directement inspirée par le courant cybernétique et Abraham Moles ». Que signifie au juste cette phrase ? Un jugement définitif sur un courant fondamental des SIC ? Dans cet article, les propos de l'auteur sont instructifs pour mieux comprendre le positionnement de ce que je nomme *l'Ecole de Grenoble* et son attachement à la notion d'interdiscipline. L'auteur reconstruit l'histoire des SIC à sa façon que je ne partage évidemment pas, ne serait ce que sa méconnaissance totale de Moles et les condamnations infondées mais péremptoires qu'il fait des approches qui ne sont pas les siennes. L'article illustre aussi une des origines de la fracture avec Jean Devèze et le courant humaniste : « Nous critiquions le fait qu'une grande partie des inspirations théoriques étaient importées depuis les États-Unis ou le monde anglo-saxon. » (p. 402). Tout n'est-il pas dit ? Dans le même texte, Miège regrette que les congrès de la SFSIC soient (en 2006) trop consensuels, qu'il n'y ait plus de débats importants. C'est juste. Mais la faute à qui ?

les autres fonctions qui furent les siennes ne l'intéressait que jusqu'à la soutenance. Une fois celle-ci réalisée, il avait envie de passer à autre chose, sans plus se préoccuper de sa publication. D'autres s'en seraient fait un fond de commerce pendant des années, cherchant au moins à amortir les frais personnels engagés dans l'opération. Et à chaque fois que je revenais à la charge en demandant si un jour une partie au moins allait être publiée, la réponse, toujours la même, arrivait : trop compliqué, sans intérêt, il y avait tellement plus urgent à faire... Qui pourrait reprendre ce projet ? Anne-Marie Laulan ? Un autre dépositaire des archives de Jean ? Un doctorant qui reprendrait le martyr de Saint Sébastien ?

Caractéristique n°8 de Jean Devèze : La ténacité face aux mauvais coups

Toute vie professionnelle présente des bons et des mauvais moments, et toute situation de pouvoir exacerbe les tensions, les jalousies, les mesquineries ou les bassesses, c'est une leçon de l'histoire. Et des trahisons, Jean Devèze en a connu toute sa vie, au moins pendant les trente années où je l'ai régulièrement côtoyé à Paris 7, au Havre, à Marne la Vallée. Comme notre thème est l'humanisme d'un chercheur, et parce que remuer les mauvais souvenirs ou déterrer les cadavres ne mène nulle part qu'à sa propre décomposition, ce chapitre sera succinct. Pour situer le paysage, disons que ma longue réticence à entrer dans l'enseignement supérieur tient peut-être au fait qu'avant de connaître, très jeune, le système de l'intérieur comme je l'ai raconté plus haut, je croyais naïvement que l'élite intellectuelle d'une nation était meilleure en tout. Plus cultivée, plus ouverte au monde, plus curieuse, plus respectueuse, bref, plus intelligente, au dessus des petits conflits du vulgum pecus. Le Huron que je fus en entrant par la petite porte des Chargés de cours au département audiovisuel de Jussieu fut vite affranchi : fausses déclarations d'heures en réalité non effectuées, non déclaration de grève, recrutements essentiellement basés sur les affinités politiques ou sexuelles (parfois les deux ensemble bien sûr), opposition radicale entre ceux qui font tourner la machine et ceux qui en profitent sans même s'en rendre compte... Rien de très original, Courteline autrefois et Zoé Sheppard en 2010 l'ont aimablement décrit. La surprise venait du fait que ceci se déroulait dans cet enseignement dit « supérieur » dont je me demandais bien « à quoi » ?

Avec Jean Devèze, j'ai été partie prenante, allié, leurre, metteur en scène, homme de l'ombre, tacticien ou stratège d'une grande partie de ses aventures institutionnelles à Paris 7, à Marne la Vallée dans la création mouvementée de son DESS, et surtout au cours des combats de la SFSIC ou du CNU. Bien qu'il ait été parmi les créateurs de la 71^{ème} section, bien qu'il se soit dévoué corps et âme à cette discipline naissante, jamais il n'a obtenu la moindre reconnaissance officielle, bien au contraire. On atteint ici peut-être la raison viscérale de mon attachement à Jean. Je me suis toujours passionné pour ces grands Français injustement méconnus par leurs contemporains parce que trop intelligents, trop en avance, trop exigeants et sincères, trop francs tireurs pour constituer un réseau d'affidés dévoués et disponibles. Pour bien illustrer à quelle hauteur s'élève cette comparaison, voici, brièvement nommés les autres personnalités méconnues avec lesquelles j'ai eu l'immense honneur et bonheur de travailler :

Jean Painlevé (le père du cinéma scientifique mondial), Jean-Jacques Servan-Schreiber (le fondateur de l'Express et auteur du *Défi mondial*) et indirectement Fernand Pouillon (le plus grand architecte français de l'après guerre). Chacun d'eux a eu un rôle considérable dans l'évolution du monde, mais ils demeurent méconnus. Je pense très sincèrement que Jean Devèze était, dans son domaine, de cette trempe. Et il est bon que cette commémoration, qui sera peut-être suivie par d'autres je le souhaite, ranime la mémoire des fondateurs des SIC en France, revisite leurs travaux et réexamine les questions fondamentales toujours en suspens.

Les deux grands combats de Jean Devèze concernèrent, selon moi, le CNU et la SFSIC. Je laisse de côté d'autres moments difficiles, qui s'étendent sur nos plus de trente ans d'amitié : depuis les premières querelles des années 70 au sein du département audiovisuel de Paris 7 qu'il avait créé et dirigé jusqu'à la dernière – et peut-être la plus grave, la plus stupide, la plus injuste : le refus de le nommer professeur émérite à Marne la Vallée. Honte à ces médiocres universitaires qui n'ont pas accompli le dixième de son œuvre et qui l'ont néanmoins empêché de connaître ce dernier plaisir et surtout ce dernier honneur¹⁴. Honneur de servir plus longtemps l'université qu'il a tant aimée malgré toutes les difficultés, les injustices et les bassesses. Honneur de diriger des thèses et d'être utile jusqu'au bout en se dévouant sans compter pour ses étudiants¹⁵.

Vis-à-vis du CNU, le combat fut âpre mais feutré. Le clivage était assez clair. Il a été heureusement repris par Michel Mathien et Arlette Bouzon : le refus que les carrières enseignantes, que la politique scientifique soit décidées par les représentants syndicaux. C'est un beau débat, assez franco-français, mais grâce à Jean Devèze, une opposition a pu se maintenir et garder une ligne de pluralité et de démocratie. Tous ceux qui ont œuvré avec lui, même une partie de ses opposants, comme Robert Boure, ont pu apprécier là aussi sa rigueur dans la gestion des dossiers et son fair play¹⁶. Lecture complète et attentive des travaux des candidats, rapports très circonstanciés, et là encore, mémoire exceptionnelle. Il fut la bibliothèque vivante des enseignants chercheurs de trois décennies,

14 La mécanique corporative qui avait progressivement détruit l'œuvre de Jean Devèze à Paris 7 lorsque Michel Alliot avait quitté la présidence en 1976 a fonctionné à l'identique à Marne la Vallée vingt ans plus tard. Lorsque le mandat de Daniel Laurent s'achève en 1996 et que cette université rentre dans le droit commun avec l'élection d'un premier président, le DESS est menacé par toutes sortes de petites tracasseries administratives. A la retraite de Jean Devèze, en 1999/2000 (?), il ne lui survivra pas en tant que tel. Il faut dire que les trissotins qui gouvernaient cette université dans ces années là avait aussi poussé vers la sortie le premier DESS français de *Gestion des industries du luxe*, créé par Danielle Allères en 1992.

15 Juste un témoignage du temps qu'il consacrait à ses étudiants : Pendant ma thèse en 1987/88, même si nous étions amis depuis longtemps, il corrigeait toutes mes pages (il y en eut plus de 2500) au stylo rouge et nous reparlions la fois suivante des corrections ou des questions de la fois d'avant. On imagine le travail...

16 « ... Cette prise de position maintes fois réitérée, n'a jamais empêché J. Devèze de débattre... car il aimait le débat, tous les débats. Ainsi, alors qu'il s'était opposé, en tant que Président de la SFSIC et pour les raisons évoquées supra, à la création du groupe de travail interne Théories et pratiques scientifiques (TPS), il a suivi avec assiduité ses réunions pendant la durée de son mandat. », Robert Boure, *L'Histoire des SIC. Entre gratuité et réflexivité*, in Questions de recherche, n°10, 2006, p. 291. Dommage que la belle honnêteté intellectuelle de Robert Boure n'ait pas été suivie par son « école » de pensée.

connaissant les travaux des dizaines, puis des centaines de collègues dont il avait examiné les dossiers.

Avec la SFSIC, les choses furent plus difficiles. Comme ceci va être abordé ailleurs, Jean Devèze joua un rôle considérable dans l'organisation des SIC en France, en créant en 1972 la « *Chronique de la 52^{ème} section* » (ancienne dénomination de la 71^{ème}. Rappelons aux plus jeunes que ceci signifie qu'il y a 70 autres disciplines devant nous, toutes plus légitimes les unes que les autres bien entendu...). Cette chronique a donné naissance à *La Lettre d'Inforcom* que j'ai reprise en 1989 pour une dizaine d'années. Avec le temps, je n'ai pas encore compris pourquoi et comment, ce qui aurait du rester un débat scientifique ou épistémologique a dégénéré en combat de tranchées. Une vraie Guerre de Cent Ans contractée sur dix fois moins longtemps mais non moins cruelle. Pour situer les choses, disons que dans ses écrits scientifiques, Robert Escarpit, laissait une partie de ses choix politiques au vestiaire, ce qui ne fut plus le cas par la suite, où les préférences devinrent sans cesse sous jacentes ou carrément affirmées. Avec la franche ouverture des années 80 et le nombre respectable de postes créés (après la période de disette qui avait précédé), les effectifs de la 71^{ème} et de la SFSIC crurent à grande vitesse. A part quelques bastions à droite, l'université se situait largement à gauche. Jean Devèze se situait à gauche, plus proche du PS que du PCF. Un esprit naïf pourrait croire que les conflits auraient donc dû se faire rares. Mais avec le recul d'un historien, on se doute que cette configuration est génératrice de crises d'autant plus cruelles qu'elle concernent des personnes qui veulent les unes et les autres « changer la vie ». Mais pas de la même façon. D'où les combats permanents. En accompagnant Jean Devèze dans ceux ci, je découvris une « loi » sociopolitique que je soumets à vos critiques et vos contre-exemples (en bonne démarche de réfutabilité popperienne...). Dans sa longue vie universitaire, Jean Devèze eut nécessairement en face de lui des collègues de droite. A ma connaissance il n'eut pas de conflit personnel grave avec eux. Les déboires, les peines, les trahisons vinrent toujours de son camp. Je peux attester que même aux pires moments, quand il s'est retrouvé quasiment seul, ses œuvres détruites ou dénaturées, ses projets ruinés, jamais il n'a exprimé son dégoût pour son camp et sa volonté de rallier celui d'en face ou de se retirer dans sa tour d'ivoire. Intelligence du diplomate ou du tacticien ? Peut-être, mais surtout intelligence de l'humaniste qui voit plus loin, plus haut. Ténacité de Sisyphe pour recommencer, reprendre les dossiers et les relancer malgré les obstacles et les ostracismes.

Après ces lignes politiquement correctes, le lecteur en souhaite sûrement davantage : Quels combats ? Quels protagonistes ?

Avant de citer des noms, je souhaite donner des éléments objectifs d'analyse de ce conflit. D'un côté le camp des universitaires « déterministes » qui considèrent que les conditions de départ (essentiellement sociales) déterminent les conditions d'arrivée. Pour citer un nom extérieur aux SIC, mais très important néanmoins dans le paysage scientifique des trente dernières années, on aura reconnu l'école bourdieusienne des tous débuts jusqu'aux derniers travaux. Une sorte d'alliance de Rousseau et de Zola s'exprimant dans un autre registre et avec une autre langue... Pour les enseignants chercheurs de cette tendance, largement majoritaires, la communication influence les dominés, les médias les

trompent, les pervertissent ou les détournent de la révolte ou de la révolution. Les êtres humains ne sont pas – ne sont plus – libres. On retrouve ce clivage non dit partout en SHS : en sociologie bien sûr, mais en sciences de l'Éducation (le système scolaire perpétue ou accentue les inégalités, etc.) en économie (voir comment on a toujours minoré Schumpeter). En face, si l'on peut dire, le camp des « non déterministes » qui considère que l'être humain est libre, qu'il peut s'amender, se modifier, se libérer et grandir. Ce serait Hugo opposé à Zola. Jean Devèze était résolument de ce camp là. Son engagement à gauche, fort ancien, s'inscrivait dans sa générosité naturelle. Camus contre Sartre peut-être ? Nos discussions sur Jean-François Revel et *La Connaissance inutile* étaient infinies¹⁷.

Pour en revenir à la SFSIC, ce qu'on va appeler *l'École de Grenoble* pour situer plus clairement le paysage s'est dressée en face du courant humaniste incarné par Robert Escarpit, Jean Meyriat (disparu le 26/12/2010), Jean Devèze et d'autres en s'inscrivant dans un positionnement idéologique clairement affiché par son chef de file Bernard Miège. Et la SFSIC, parce que c'était sa fonction, a été le lieu de convergence de ces débats. Précisons encore une fois qu'il ne s'agissait pas hélas d'une simple controverse philosophique naturelle et souhaitable parmi des universitaires payés pour réfléchir et se méfier de la pensée toute faite, mais de la mise en œuvre de techniques quasi léninistes pour contrôler l'évolution de la discipline et des enseignants-chercheurs qui allaient être formés en masse. Pour mieux comprendre cette histoire complexe, jamais directement lisible tant elle est masquée par la langue de bois, ajoutons que dans ces années là, les instances officielles (CCU en 1975, CSU en 1985 et CNU en 1993) se sont trouvées plutôt à droite avec la présidence de Charles-Pierre Guillebeau, le fondateur du CELSA, ou de Jean-Baptiste Carpentier son successeur, tandis que la SFSIC était considérée comme un contrepouvoir sous la houlette pacificatrice et consensuelle de Jean Meyriat¹⁸. La position « centriste » de Jean Devèze était intenable. Pas d'alliances avec la droite qui tenait le CNU ni avec la gauche politique et syndicale qui voulait tenir la SFSIC. Tout ceci paraîtra très classique, surtout vu de loin. Mais, dans le monde universitaire, on adore parler, habiller de mots compliqués de vulgaires

17 Le positionnement bourdieusien apparaît comme une exception française. Il n'entre pas dans le cadre de cet article d'analyser ses influences sur les sciences sociales qui ont quasiment préempté les SIC dans la plupart des écoles doctorales, d'où des orientations de recherches assez peu diversifiées. Juste un exemple pour éclaircir la réalité : Cette posture se manifeste, entre autres, dans le refus quasi systématique de s'inscrire dans la reconnaissance d'une quelconque antériorité. Comme le fait justement remarquer Jeannine Verdez-Leroux, dans *Le Savant et la politique*, Grasset, 1998, p. 28, sqq., la *Leçon inaugurale* de Pierre Bourdieu au Collège de France en 1982 se singularise de toutes ses devancières *en ne citant personne avant lui* comme s'il avait fait du passé table rase. Ce comportement a largement investi la SFSIC dans les années 90. Les combats internes pour rendre hommage aux fondateurs furent homériques. Escarpit et Meyriat furent tolérés après des débats infinis, mais pas Moles... La plaquette que je mis en page et publiai en 1995/96 sur Robert Escarpit à partir des interviews effectués par Jean Devèze et Anne-Marie Laulan fit l'objet d'un très vif échange avec Bernard Miège. Sans notre insistance (et le fait que j'étais le responsable des éditions de la SFSIC, ce qui me permettait de mettre l'accent sur les idées importantes par une mise en page appropriée...) nous n'aurions même pas pu rendre hommage dignement à nos fondateurs. Attitude stalinienne ? Maoïste ? Le lecteur jugera. On peut y ajouter le renouvellement systématique des « cadres », la rotation des mandats, tout l'attrail des révolutions dites marxistes.

18 L'article de Robert Boure, cité ci-dessus, retrace assez bien cette période en décrivant, de son point de vue, mais de manière assez nuancée, les jeux des acteurs en présence.

questions de pouvoir. Pendant tout le début des années 90, Jean Devèze et moi tenions une place importante à la SFSIC, mais étroitement limitée à ce qui n'était pas directement politique ou stratégique, à savoir la Commission Formation qui était directement dans les compétences de Jean Devèze eu égard aux cursus qu'il avait créés. J'avais pris la responsabilité de la Lettre d'Inforcom en 1989, avant de créer SicNet, le site web de la SFSIC en 1995. Nous fonctionnions de concert, nous voyant et nous parlant très souvent, ce furent des années inoubliables. Le changement eut lieu en 1996 en terre assez peu hospitalière, c'est-à-dire à Grenoble (Echirolles). A la faveur d'une belle manip dont je suis intégralement responsable¹⁹, Jean Devèze obtint enfin la présidence. Et cette victoire fut le seul moment de divergence stratégique entre nous. Son humanisme lui fit adopter une attitude politique « centriste » ou consensuelle tandis que j'étais sur une ligne dure, de rupture (!), d'affirmation de notre prise de pouvoir pour assurer l'avenir. La constante politique bien connue se manifesta très vite : il nous était plus difficile de nous mettre d'accord pour agir puisque pour gagner nous avions dû faire appel à des sensibilités diverses. En face, nos adversaires n'avaient qu'à s'unir pour nous rejeter, ce qui est généralement plus facile. Nous perdîmes du temps à monter des projets, la gestion quotidienne de la SFIC était lourde, les colloques ou les journées d'études se succédaient. La commission Recherche, animée par Jacques Perriault devint le havre de notre opposition et une bonne base organisationnelle pour la suite, fortement appuyée qu'elle était sur ses réseaux, en particulier ses viviers de jeunes docteurs qui prendraient pour la plupart fait et cause pour elle. Lors de l'Assemblée générale suivante à Metz, en 1998, tout était prêt pour que nous fussions mis en minorité par la salle en dépit du grand nombre de pouvoirs que nous avions récoltés (la recette des adhésions tardives a été reprise avec succès au PS en 2007). Dans la grande tradition soviétique notre groupe fut balayé du conseil d'administration, seuls quelques uns en réchappèrent. Une anecdote suffira à montrer l'ambiance : sur une des résolutions soumises à l'assemblée, dans un amphi occupé par plus de 200 personnes, seules deux mains se levèrent afin de voter pour : celle de Jean Devèze et la mienne. Tous les autres participants votant massivement contre nous et nos amis ou alliés préférant s'abstenir. Curieuse impression... Inquiétude ambivalente pour la démocratie et sa santé mentale. Ce qui était malsain dans cette affaire fut que trop de gens se trouvassent en situation de dépendance hiérarchique (on en revient à la position de Jean Devèze, puis de Michel Mathien et aujourd'hui d'Arlette Bouzon sur la méfiance pour des instances gouvernées par les syndicats). L'ironie de l'histoire tient au fait que le concept de domination, au cœur des prises de position politique de nos adversaires se trouvait aussi au cœur de leur mode d'action. Parlaient-ils de ce qu'ils connaissaient le mieux ? La présidence de Jacques Perriault qui s'ensuivit essaya de calmer le jeu, et après des discussions serrées, Jean Devèze fut nommé président d'honneur selon la tradition. Notre présence active à la SFSIC s'arrêta là. Malgré l'acceptation d'un de mes articles critiquant

19 En deux mots, j'appliquai les techniques classiques de manipulation pour que notre liste gagne la présidence. Rien de malhonnête au demeurant, mais une bonne connaissance des statuts et un panel de multiples candidatures pour perturber le jeu et regrouper toutes nos voix sur celles qui nous permettraient de conquérir le futur conseil d'administration en favorisant la dispersion dans le camp d'en face. Ce qui fut acquis avec un assez joli score laissant nos adversaires pantois. Le fait que cette AG se tint à Grenoble était la cerise sur le gâteau... *Vanitas, Vanitatum...*

sévèrement l'interdiscipline en 2008 pour le congrès Inforcom, suivi par le chaleureux accueil de Jean Davallon, Gino Gramaccia, Alain Kiyindou et Christian Le Moëne à Grenoble en mars 2009, je n'ai toujours pas réadhéré.

Aujourd'hui, si l'on me demandait si j'en veux à nos adversaires, je dirais que pour moi, la réponse est négative, j'ai continué ce que je voulais faire, à l'écart du mouvement dominant. C'est un des avantages de notre statut (pour combien de temps ?) de tolérer ce genre de situation. Pour Jean Devèze, je conserve la tristesse qu'il n'ait pas pu donner sa pleine mesure. Avec le recul, et même l'autocritique (!), nos propositions étaient fondées et raisonnables: la professionnalisation était notre souci principal. Les formations professionnalisantes, défendues par Jean Devèze dès les années 80 sont celles qui marchent et rivalisent aujourd'hui avec les IEP et les grandes écoles de commerce. Sur la question scientifique nos craintes étaient fondées : la notion d'interdiscipline n'a pas affermi les SIC, bien au contraire. Nous n'avons jamais réussi à créer un laboratoire qui aurait dû se trouver basé à Paris 7, même si j'y croyais naïvement avec mon approche de la distanciation. Sans un lieu de recherche qui nous soit propre et malgré notre créativité scientifique aux uns et aux autres, sans inscription dans les circuits officiels, la marginalisation a gagné. Pour l'avenir des SIC, la sociologie, qui n'est plus celle de Pierre Fougeyrollas, nous consume de l'intérieur. Le refus de tenter des grandes théorisations, de construire une épistémologie novatrice, le choix de l'empirisme et des micro études locales nous ont dilué année après année. Jean Devèze était de la génération des grands créateurs des SIC. A force de ne pas avoir voulu de thèmes de recherches théoriques, à force de se cantonner dans la dénonciation des effets médiatiques et de la « domination », nous ne sommes plus entendus par grand monde. Nous devrions être appelés par les décideurs ou les médias pour témoigner, livrer des analyses succinctes peut-être, mais pertinentes des phénomènes actuels, nous devrions produire du concept opératoire, des modèles fonctionnels, de l'utilité sociale. Je n'aurai pas la cruauté de demander qui aujourd'hui est censé représenter les SIC avec quelque autorité et talent à défaut de génie ? Quels éléments de réponse apportons nous sur les grandes interrogations vis-à-vis de la télé réalité, de la violence, du traitement médiatique, des nouvelles technologies ?

C'était peut-être déjà trop tard lorsque Jean Devèze gagna la présidence en 1996 : un autre monde voyait le jour, un monde de transition où le local et la proximité sont préférés au général et au global. Heureusement, la société, dans son ensemble, montre le chemin. Et lorsque l'aveuglement idéologique aura fait place au retour de l'intelligence, au discernement, à la capacité de relativiser et de modéliser, lorsque nous disposerons de théories opératoires, peut-être enfin aurons nous retrouvé la capacité de donner du sens aux effets médiatiques et à la communication dans les sociétés complexes.

Caractéristique n°9 de Jean Devèze : La générosité

Comme il serait dommage de boucler ce portrait de Jean Devèze sur une note mélancolique, ce qui ne lui correspondrait pas, voici un dernier paragraphe sur sa générosité.

Générosité vis-à-vis des étudiants étrangers à la Cité internationale, en particulier d'étudiants algériens revus avec lui des années après et exilés en Tunisie. Générosité vis-à-vis de certains acteurs de 1968, entre autres Alain Geismard lorsque celui-ci fut privé de revenu. Générosité pour les exclus de la société avec la création de la cellule d'enseignement pour les étudiants empêchés à Paris 7 (merveilleux euphémisme pour parler des détenus de Fresnes et plus tard des autres prisons de la région parisienne). Mais aussi, toutes les autres formes d'aide à ses collègues, à ses étudiants, à ses élèves. Jean Devèze ne comptait jamais son temps ou ses efforts pour dépanner un thésard, lui trouver des documents inédits, de même qu'il n'hésitait pas à financer lui-même ce que les institutions où il exerça ne lui fournissaient pas. Sa générosité se manifestait aussi bien dans les grandes et nobles actions (les bourses Zelliga dont il fut second grand pris en 1952 et qu'il contribua à relancer ensuite) que dans les petits actes de tous les jours. Certains se souviennent ici qu'à sa demande les intervenants des repas de fin d'année de son DESS de Marne la Vallée payaient une partie du repas des étudiants...

Enfin, au plan amical, qui n'a pas été invité à un bon repas au restaurant, ou parfois chez lui avec lui-même aux fourneaux ? Qui ne se souvient de son énergie, de son charisme et de son charme inépuisable ?

Conclusion : La modestie d'une œuvre majeure en faveur des SIC

Nous voici au terme de cette évocation de la vie de Jean Devèze que j'ai partagée durant 31 années sans aucune interruption, que ce soit à Paris, Angers, Saint-Etienne, en Tunisie, en Normandie, en Bretagne, dans le Périgord et dans mille autres lieux. Ce qui reste – et lui fait tort – c'est sa modestie en tant que chercheur. Jean Devèze n'a pas publié ni même écrit de livre. Ce ne sont ni les thèmes, ni les occasions, ni les réseaux qui lui ont manqué. Ni la faculté d'écrire comme le montrent ses articles. Il s'était fait aux SIC à l'image de Moles ou de Barthes. Comment écrire un maître livre après eux ? S'est-on demandé pourquoi les très grands chefs d'orchestre ne deviennent jamais compositeurs ? Et aujourd'hui d'ailleurs, qui a pris le relais ? Qui présente une œuvre de ce calibre ? Personne. C'est peut-être une des raisons de cette absence de titre d'ouvrage dans sa bibliographie. Jean plaçait la barre trop haut. Une autre explication, déjà esquissée, tient à son insatiable curiosité : Chercher, réfléchir, décrire, expliquer quelque chose de neuf. Son calibre était l'article. C'est là qu'il a donné le meilleur de lui-même. D'autres que lui ont excellé dans la forme brève : Schubert n'en est-il pas l'exemple le plus accompli ? Jean Devèze dépensait tellement d'énergie dans ses « petites » recherches sur des « petits sujets » qu'il n'avait plus l'envie de les publier sous une forme doctorale officielle. Pour être lui-même un lecteur insatiable, il savait bien que les livres qui restent sont rares. Si l'on veut trouver le grand œuvre de Jean Devèze, c'est dans la structuration de notre discipline qu'on le trouvera, de même que dans sa double culture des sciences dures aux sciences douces. Il a passé des années à rassembler des énergies, à monter des cursus, à préparer des dossiers sur la professionnalisation parce qu'il savait bien que les emplois se trouvaient là, et hélas, pas dans la recherche, qui concerne et concernera toujours des petits effectifs. Je voudrais faire état d'un embryon de projet inédit que nous eûmes ensemble à la SFSIC et

sur lequel nous revînmes dans une discussion quelque temps avant sa disparition : Encourager les thèses de docteur-ingénieur dans les SIC. Faire en sorte qu'un haut niveau de recherche puisse déboucher sur autre chose qu'une « reproduction » mécanique du système universitaire en devenant enseignant-chercheur à son tour. Pour les sciences dures, cette proposition serait triviale. Un docteur en physique ou en chimie a plus d'offres d'emploi dans les laboratoires privés qu'à l'université. Pourquoi ne pas en faire autant en Infocom ? Il suffirait (!) de réorienter totalement les sujets de thèse, les problématiques, les méthodologies, de refonder une épistémologie qui nous soit propre et efficace pour traiter de la complexité et du non déterminisme, bref de repartir de ce que construisait Abraham Moles dans *les Sciences de l'Imprécis*. Avec le recul, j'ai l'étrange impression que la SFSIC et le CNU nous ont conduit à un accident épistémologique et que notre compteur est resté bloqué aux années 90.

N'est-ce pas un beau projet ? Pourquoi ne pas le reprendre ? C'est la seule voie raisonnable pour les écoles doctorales en SIC si elles veulent maintenir leurs effectifs. Pour y parvenir il faut bien sûr rouvrir et rediversifier les recrutements, favoriser les accueils de chercheurs des sciences dures, se distancier du sociologisme et des ravages de l'idéologie, s'imposer l'excellence et l'utilité sociale. Autant le construire nous même avant que la société ne nous l'impose.

Il reste une autre question : pourquoi le système universitaire a-t-il été incapable de faire à Jean Devèze la place qu'il méritait ? Les qualités que j'ai analysées ici auraient-elles été perçues comme des défauts ? Sa vaste culture, ses anecdotes permanentes, son sens de l'organisation, son franc parler, son esprit brillant auraient-ils déclenché des jalousies ? Son refus des compromissions, des inimitiés ? Et sa rigueur, des haines ? Car enfin, après sa thèse monumentale, ses articles, ses nombreuses directions de thèses, ses invitations à l'étranger, ses actions en faveur des SIC, il ne trouva aucun poste à Paris 7, son université qu'il avait contribué à construire, il dut accepter d'aller au Havre (et comme on l'a vu, plutôt que de prendre ceci comme une punition, il travailla énormément pour ce nouveau public, bien différent de celui qu'il pratiquait à Jussieu). Il fallut que Daniel Laurent le fasse venir à Marne la Vallée pour qu'enfin il put créer son DESS, à 59 ans. Il obtint laborieusement sa première classe de professeur, il n'eut jamais la classe exceptionnelle, et comme expliqué plus haut, le conseil scientifique de Marne la Vallée ne lui accorda pas l'éméritat. Quel est ce système qui promeut trop souvent les apparatchiks et laisse de côté les meilleurs ? S'il n'avait trop aimé son pays et sa vie parisienne, Jean Devèze eût pu s'expatrier comme tant d'autres, écœurés qu'ils furent par un système trop longtemps stalinien qui ostracise les opposants, qui n'aime pas la réussite et déteste le talent.

Pour l'avoir connu d'aussi près, je dois dire qu'il en a souffert, parfois beaucoup. Les injustices qu'il a subies ne le laissaient pas de marbre, mais, au final, le sens de sa mission essentielle, tournée vers le développement des SIC a toujours eu le dessus. Sa bonne humeur, sa joie de vivre, sa convivialité ont fait passer bien des difficultés, et jamais je ne l'ai senti aigri ou découragé longtemps. C'est aussi une leçon : ne jamais se laisser abattre, avoir confiance dans sa voie ou son

œuvre en dépit des difficultés. Et cette confiance, nous savons qu'il eut raison de l'avoir car ce qu'il apporté aux SIC est considérable.

Quant à ce titre de Gentleman chercheur, traduit-il une posture finalement d'un autre âge ? Celle du chercheur isolé qui travaillait sur des thèmes qu'il choisissait en rejetant les contraintes de la structuration en laboratoires et leur programmation ? Un peu, on s'en doute, car les temps ont changé. Mais il met l'accent sur la culture, la hauteur de vue, l'humour, l'autodérision, le doute, tout sauf la pensée préformatée des réponses dogmatiques.

C'est une autre leçon de Jean Devèze. Son éclectisme viscéral a poussé son humanisme vers l'universalisme.

Trois propositions

Pour finir trois propositions simples et faciles à mettre en œuvre :

1. Créer une page **Wikipédia** sur Jean Devèze que chacun d'entre nous pourra alimenter à sa guise et ouvrir son œuvre aux jeunes générations avec des liens vers le recueil de textes établi par Joumana Boustany²⁰. Son travail s'y trouvera ainsi magnifié, et le temps passant, les traces de rancœur qui existeraient encore laisseront la place à l'admiration.
2. S'inspirer de cette heureuse initiative de Béatrice Galinon-Mélénez et chercher à faire attribuer le nom de Jean Devèze à d'autres locaux universitaires. En premier lieu, sa fac : Paris 7. Et pourquoi ne pas demander à la SFSIC de s'en faire le relais ?
3. Poursuivre son œuvre vers la professionnalisation, l'indépendance politique des nominations et chercher à promouvoir les thèses de docteur-ingénieur.

Pr Jean-Luc MICHEL

Février 2011

www.distanciation.com

²⁰ Certes, beaucoup d'entre nous ont quelques préventions contre Wikipedia (!), mais la plupart des recherches d'étudiants passent par là. N'est-ce pas le meilleur moyen d'assurer un rayonnement important et permanent à notre ami Jean ?